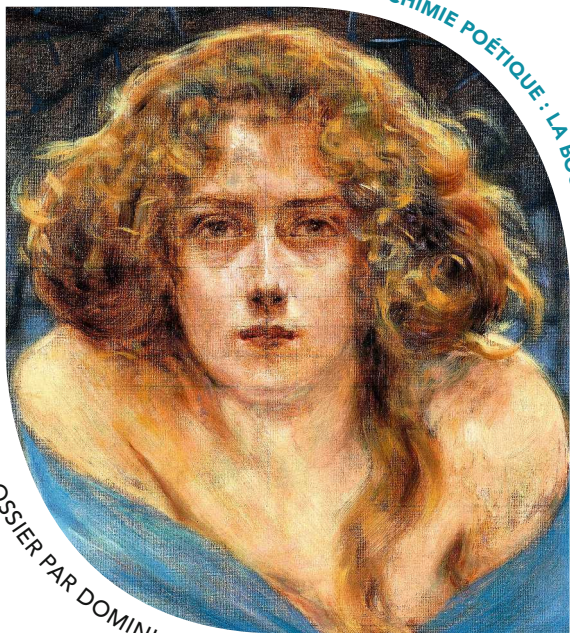


CHARLES BAUDELAIRE

BAC
2020

Les Fleurs du Mal

PARCOURS : ALCHEMIE POÉTIQUE : LA BOUE ET L'OR > 1857



DOSIER PAR DOMINIQUE CARLAT

folio⁺
LYCÉE

CHARLES BAUDELAIRE

Les Fleurs du Mal

DOSSIER DE
DOMINIQUE CARLAT

avec la collaboration de
Romain Lancrey-Javal

folio⁺
LYCÉE

Dominique Carlat, ancien élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, est agrégé de lettres modernes.

Romain Lancrey-Javal, ancien élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, est professeur de chaire supérieure au lycée Fénelon à Paris.

© Éditions Gallimard, 2019, pour le dossier.

Couverture : Giorgio Kienerk, *La douleur*, 1900 (détail).
Musei Civici del Castello Visconteo - Pinacoteca Malaspina, Pavie.
Photo © DeAgostini / Leemage.

Sommaire

Pourquoi lire <i>Les Fleurs du Mal</i> au XXI^e siècle ?	7
<i>Les Fleurs du Mal</i>	9
Dédicace	10
Au Lecteur	11
Spleen et Idéal	13
Analyse de « Correspondances »	19
Commentaire de « L'Invitation au voyage »	71
Tableaux Parisiens	107
Analyse du « Crépuscule du soir »	123
Le Vin	138
Fleurs du Mal	144
Révolte	155
La Mort	161
Les Épaves (1866)	171
Pièces condamnées tirées des <i>Fleurs du Mal</i>	174
Galanteries	186
Épigraphes	194
Pièces diverses	196
Bouffonneries	201
Apport de la troisième édition des <i>Fleurs du Mal</i>	205
Reliquat des <i>Fleurs du Mal</i>	221

Dossier 233

1. HISTOIRE LITTÉRAIRE 234

Romantisme finissant, Parnasse et naissance de la modernité 234

1. Le culte des images 235

1. *L'admiration pour les peintres* 235

2. *Transformer par l'imagination* 236

3. *Le goût de l'artifice* 236

2. Présences du mal 236

1. *Entre le bien et le mal* 236

2. *Malaise et doute* 237

3. *Une poésie d'opposition* 237

3. Le Parnasse et les ambiguïtés de l'art pour l'art 239

1. *Un idéalisme total* 239

2. *Baudelaire, parnassien ?* 240

4. Une nouvelle ère : la modernité 241

1. *« L'éternité du transitoire »* 241

2. *De nouveaux objets poétiques* 242

2. *L'esthétique sans la morale* 243

2. CHARLES BAUDELAIRE ET SON TEMPS 245

3. PRÉSENTATION DES FLEURS DU MAL 249

1. La tonalité mélancolique 249

1. *Le spleen* 249

2. *Une réflexion sur la création artistique* 251

2. Une poésie allégorique ? 251

1. *Une lecture des Fleurs du Mal* 251

2. *Le déchiffrement du monde ?* 252

3. *Vers une autre lecture* 253

3. La crise du lyrisme amoureux 254

1. *Le flou amoureux* 254

2. *Les amours entre femmes* 255

3. *Une nouvelle parole lyrique* 256

4. LES MOTS IMPORTANTS DES FLEURS DU MAL	257
Douleur / Volupté	257
1. <i>Le sens et la nuance</i>	257
2. <i>En arrière-plan</i>	257
3. <i>Les mots en contexte</i>	258
Bêtise / Inquiétude	259
1. <i>Le sens et la nuance</i>	259
2. <i>En arrière-plan</i>	260
3. <i>Les mots en contexte</i>	260
Beauté / Laideur	261
1. <i>Le sens et la nuance</i>	261
2. <i>En arrière-plan</i>	262
3. <i>Les mots en contexte</i>	263
5. DISSERTATION	265
6. LA GRAMMAIRE	275
1. Les propositions subordonnées conjonctives circonstanciennes	275
1. <i>Construire la connaissance grammaticale</i>	275
2. <i>La grammaire pour lire</i>	277
3. <i>La grammaire pour s'exprimer</i>	277
2. L'interrogation	277
1. <i>Construire la connaissance grammaticale</i>	278
2. <i>La grammaire pour lire</i>	279
3. <i>La grammaire pour s'exprimer</i>	279
3. La négation	280
1. <i>Construire la connaissance grammaticale</i>	280
2. <i>La grammaire pour lire</i>	281
3. <i>La grammaire pour s'exprimer</i>	282
7. GROUPEMENT DE TEXTES	283
L'alchimie poétique : la boue et l'or	283
• Jean de La Fontaine , « Le Chartier embourbé »	284
• Aloysius Bertrand , « L'Alchimiste »	286

- **Stéphane Mallarmé**, « Les Fenêtres » 287
- **Francis Ponge**, « Ode inachevée à la boue » 290

8. EXERCICES D'APPROPRIATION	292
1. Diversité des époques et des thèmes du recueil	292
2. La boue et l'or : récapitulatif	292
3. Exercices sur les vers et sur les strophes	293
4. Exercices d'écriture	293
5. Interprétation de la censure	293
6. Poèmes et tableaux	293
7. Poèmes en vers, poèmes en prose et la musique	294

Pourquoi lire *Les Fleurs du Mal* au XXI^e siècle ?

Pourquoi lire Les Fleurs du Mal aujourd'hui ? Parce que c'est le recueil poétique le plus étudié au baccalauréat depuis des décennies ? Ce serait une bien mauvaise raison — et une vision bien éloignée de celle de Baudelaire, hostile à tous les conformismes.

C'est parce qu'il a choqué les bonnes mœurs que le recueil des Fleurs du Mal a connu un procès retentissant en 1857. D'où les pièces condamnées et les éditions successives.

Voilà un premier sujet intéressant de réflexion : pourquoi ce recueil qu'il ne fallait pas lire est devenu, plus d'un siècle plus tard, un recueil qu'il faut lire désormais ?

Pour la même raison peut-être : à cause de sa « bizarrerie », chère à Baudelaire, à cause du malaise et de la fascination que ces poèmes ne cessent de provoquer sans rien perdre de leur vertigineuse intensité.

Il s'agit de se plonger dans la « boue » du monde, de subir le « spleen », ce mal d'être physiologique et incurable, de partager le dégoût de soi-même et des autres, de voir les plus nobles aspirations comme l'amour et l'art vouées à la prostitution commerciale, d'éprouver sans cesse la solitude dans la foule et dans la grande ville, de constater la misère, la maladie, l'exil intérieur, la vieillesse et la mort qui vient, de sentir en soi cogner la douleur d'exister : « Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille... » Il reste alors à survivre dans ce monde désenchanté.

Mieux : il s'agit d'en faire une poésie moderne qui transforme tout cela en or scintillant des mots, qui ose aborder tous les sujets, même les moins dignes, pour redonner une dignité à ce que les hommes peuvent partager. Baudelaire confère étrangement de l'éclat à tout ce qui nous fait souffrir. Il réussit même à couler sa vision moderne dans le moule le plus traditionnel de poèmes réguliers et impeccables, de sonnets qu'aimait son maître Théophile Gautier — à qui le recueil est dédié. Baudelaire a donc l'art de réconcilier les contraires en faisant pousser ses fleurs poétiques

dans le mal. Il concentre l'immensité du monde dans la forme miniature du poème dont il fait un idéal et un appel au rêve. Il métamorphose par ses vers la laideur des choses en beauté des mots, les blessures du cœur en enchantement de la poésie. Et, par là, il nous aide à redécouvrir le monde, à le dire sans concession, et, malgré son inconfort, à mieux y vivre.

Les Fleurs du Mal
(Texte de 1861)

Au poète impeccable
Au parfait magicien ès lettres françaises
À mon très-cher et très-vénéré maître et ami

Théophile Gautier

Avec les sentiments de la plus profonde humilité
je dédie ces fleurs maldives

C. B.

Au Lecteur

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine¹,
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,
Et nous alimentons nos aimables remords,
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches ;
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,
Et nous rentrons gaiement dans le chemin bourbeux,
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

_ 5

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste²
Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

_ 10

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent !
Aux objets répugnants nous trouvons des appas³ ;
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

_ 15

1. Épargne mesquine.

2. Communément attribuée à Hermès (personnage de la mythologie gréco-égyptienne), l'épithète « trismégiste », signifiant « trois fois grand », est à voir ici comme une marque de grandeur, un titre honorifique.

3. Des attrait.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange
Le sein martyrisé d'une antique catin,
Nous volons au passage un plaisir clandestin
20 _ Que nous pressons bien fort comme une vieille orange.

Serré, fourmillant, comme un million d'helminthes¹,
Dans nos cerveaux ribote un peuple de Démons,
Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons
Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,
25 _ N'ont pas encor² brodé de leurs plaisants dessins
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme, hélas ! n'est pas assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices³,
30 _ Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants⁴, hurlants, grognants, rampants,
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !
35 _ Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde ;

C'est l'Ennui ! — l'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka⁵.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
40 _ — Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère !

1. Vers parasites de l'homme et des animaux.

2. On trouvera cette orthographe dans le recueil pour des raisons de versification ; ici, l'adverbe compte pour deux syllabes.

3. Femelles de chiens de chasse.

4. Qui poussent des cris aigus.

5. Sorte de narguilé, pipe des Indes.

Spleen et Idéal

I

Bénédiction

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié :

— « Ah ! que n'ai-je mis bas tout un nœud de vipères, _ 5
Plutôt que de nourrir cette dérision !
Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères
Où mon ventre a conçu mon expiation¹ !

Puisque tu m'as choisie entre toutes les femmes _ 10
Pour être le dégoût de mon triste mari,
Et que je ne puis pas rejeter dans les flammes,
Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri²,

Je ferai rejaillir ta haine qui m'accable
Sur l'instrument maudit de tes méchancetés,
Et je tordrai si bien cet arbre misérable, _ 15
Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestés ! »

Elle ravale ainsi l'écume de sa haine,
Et, ne comprenant pas les desseins éternels,
Elle-même prépare au fond de la Géhenne³
Les bûchers consacrés aux crimes maternels. _ 20

Pourtant, sous la tutelle invisible d'un Ange,
L'Enfant déshérité s'enivre de soleil,

1. Réparation d'une faute.

2. Ratatiné, mal conformé.

3. Séjour réservé aux réprouvés, enfer ; douleur extrême.

Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange
Retrouve l'ambroisie et le nectar¹ vermeil.

25 _ Il joue avec le vent, cause avec le nuage,
Et s'enivre en chantant du chemin de la croix ;
Et l'Esprit qui le suit dans son pèlerinage
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois.

30 _ Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte,
Ou bien, s'enhardissant de sa tranquillité,
Cherchent à qui saura lui tirer une plainte,
Et font sur lui l'essai de leur férocité.

35 _ Dans le pain et le vin destinés à sa bouche
Ils mêlent de la cendre avec d'impurs crachats ;
Avec hypocrisie ils jettent ce qu'il touche,
Et s'accusent d'avoir mis leurs pieds dans ses pas.

40 _ Sa femme va criant sur les places publiques :
« Puisqu'il me trouve assez belle pour m'adorer,
Je ferai le métier des idoles antiques,
Et comme elles je veux me faire redorer ;

Et je me soulerai de nard, d'encens, de myrrhe²,
De genuflexions, de viandes et de vins,
Pour savoir si je puis dans un cœur qui m'admire
Usurper en riant les hommages divins !

45 _ Et, quand je m'ennuierai de ces farces impies,
Je poserai sur lui ma frêle et forte main ;
Et mes ongles, pareils aux ongles des harpies³,
Sauront jusqu'à son cœur se frayer un chemin.

1. L'ambroisie et le nectar sont la nourriture et la boisson réservées aux dieux, leur conférant leur immortalité.

2. Cette énumération concerne des parfums.

3. Dans la mythologie, monstre à tête de femme et corps d'oiseau, qui a des griffes acérées.

Comme un tout jeune oiseau qui tremble et qui palpite,
 J'arracherai ce cœur tout rouge de son sein, _ 50
 Et, pour rassasier ma bête favorite,
 Je le lui jetterai par terre avec dédain ! »

Vers le Ciel, où son œil voit un trône splendide,
 Le Poète serein lève ses bras pieux,
 Et les vastes éclairs de son esprit lucide _ 55
 Lui dérobent l'aspect des peuples furieux :

— « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
 Comme un divin remède à nos impuretés
 Et comme la meilleure et la plus pure essence
 Qui prépare les forts aux saintes voluptés ! _ 60

Je sais que vous gardez une place au Poète
 Dans les rangs bienheureux des saintes Légions,
 Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
 Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

Je sais que la douleur est la noblesse unique _ 65
 Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
 Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
 Imposer tous les temps et tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre¹,
 Les métaux inconnus, les perles de la mer, _ 70
 Par votre main montés, ne pourraient pas suffire
 À ce beau diadème éblouissant et clair ;

Car il ne sera fait que de pure lumière,
 Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
 Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière, _ 75
 Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs ! »

1. Ville de Syrie, dont la splendeur passée tenait à la rencontre des civilisations gréco-romaine et perse.

II

L'Albatros

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

5_ À peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

10_ Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule¹,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

15_ Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

III

Élévation

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers²,
Par delà les confins des sphères étoilées,

1. Pipe.

2. Espaces célestes infinis, au-delà de l'atmosphère.

Mon esprit, tu te meus avec agilité, _ 5
 Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
 Tu sillones gaiement l'immensité profonde
 Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes¹ morbides ; _ 10
 Va te purifier dans l'air supérieur,
 Et bois, comme une pure et divine liqueur,
 Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
 Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
 Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse _ 15
 S'élaner vers les champs lumineux et sereins ;

Celui dont les pensers, comme des alouettes,
 Vers les cieus le matin prennent un libre essor,
 — Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
 Le langage des fleurs et des choses muettes ! _ 20

IV

Correspondances

La Nature est un temple où de vivants piliers
 Laisser parfois sortir de confuses paroles ;
 L'homme y passe à travers des forêts de symboles
 Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent _ 5
 Dans une ténébreuse et profonde unité,
 Vaste comme la nuit et comme la clarté,
 Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

1. Odeurs désagréables.

10 _

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens¹
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

V

5 _

J'aime le souvenir de ces époques nues,
Dont Phœbus² se plaisait à dorer les statues.
Alors l'homme et la femme en leur agilité
Jouissaient sans mensonge et sans anxiété,
Et, le ciel amoureux leur caressant l'échine,
Exerçaient la santé de leur noble machine.
Cybèle³ alors, fertile en produits généreux,
Ne trouvait point ses fils un poids trop onéreux,
Mais, louve au cœur gonflé de tendresses communes,

10 _

Abreuvait l'univers à ses tétines brunes.
L'homme, élégant, robuste et fort, avait le droit
D'être fier des beautés qui le nommaient leur roi ;
Fruits purs de tout outrage et vierges de gerçures⁴,
Dont la chair lisse et ferme appelait les morsures !

15 _

Le Poète aujourd'hui, quand il veut concevoir
Ces natives grandeurs, aux lieux où se font voir
La nudité de l'homme et celle de la femme,
Sent un froid ténébreux envelopper son âme
Devant ce noir tableau plein d'épouvantement.

20 _

Ô monstruosité pleurant leur vêtement !

1. Ces trois termes évoquent une odeur agréable.

2. Nom latin du dieu grec Apollon.

3. Divinité gréco-romaine, elle est considérée comme une Déesse Mère et personnifie la nature sauvage.

4. Blessures infligées par le froid.

Analyse

Texte 1 : « Correspondances »

Présentation du poème

Le quatrième poème du recueil, « Correspondances », a souvent été reçu par la tradition académique comme un art poétique où l'écrivain viendrait déployer sa vision du monde et révéler les règles qui président à la création de ses textes. Baudelaire place en effet au début du recueil un poème qui affirme avec force **l'unité du monde et la convergence des sens humains** : l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, la vue participent d'une même intuition poétique des objets de l'univers ; aussi est-il possible, pour le poète, de traduire chacune des sensations dans la langue des autres sens. À un parfum seront associés un son, une couleur, une sensation tactile particulière. Cependant, loin de conduire à la confusion, cette représentation contribue à la conception d'une harmonie du monde. À ces correspondances « horizontales » qui décèlent les analogies entre les différentes perceptions sensorielles se surimposent les correspondances « verticales », qui associent aux objets et aux êtres des idées. La poésie vient ainsi démentir la vision dualiste qui sépare et oppose le corps et l'esprit.

Comment l'écriture poétique traduit-elle concrètement cette double dimension des correspondances ?

Comment la substance du langage (les dimensions phonétiques, rythmiques et visuelles du poème) peut-elle transmettre au lecteur ce sentiment d'une relation logique ordonnée, ce rapport de conformité entre les différentes images verbales créées ?

- **Le poème se présente comme un sonnet régulier**, constitué de deux quatrains (strophes de quatre vers) suivis par un sizain (six vers qui forment une seule phrase). Les vers sont des

alexandrins rimés selon une structure embrassée (ABBA) dans les quatrains (**piliers** / **paroles** / **symboles** / **familiers** ; **confondent** / **unité** / **clarté** / **répondent**), alors que le sizain présente deux rimes croisées (ABAB) puis une rime plate (AA) : **enfants** / **prairies** / **trionphants** / **infinies**, **encens** / **sens**. Cette dernière rime révèle d'ailleurs deux légères transgressions : pour l'œil, les consonnes qui ouvrent la rime divergent : « **Cens** / **Sens** ». Pour l'oreille, la prononciation des deux mots diverge : la consonne finale du mot « encens » ne se prononce pas, contrairement au « s » qui clôt le mot « sens ». À part cette distorsion (sur laquelle nous reviendrons), le poème frappe par son respect des règles classiques de la versification et la régularité de ses structures. Cette harmonie formelle correspond parfaitement à l'image de l'univers naturel que Baudelaire déploie ici : un ordre régulier gouverne la disposition des êtres vivants dans la nature.

- Au-delà de l'habituelle séparation entre la production humaine et la création naturelle, la première identification, présentée au présent de vérité générale, déploie **la vision d'un univers entièrement régi selon les lois d'une architecture antique** : « La Nature est un temple ». Ce premier hémistiche du vers 1 se présente comme une assertion incontestable ; la dimension sacrée de la création naturelle transparait à travers la fonction réservée traditionnellement au temple, lieu où l'on vénère le Créateur. La métaphore se renforce dès le second hémistiche par l'apparition des « piliers » du temple qui eux-mêmes seront repris dans le troisième vers à travers l'image globalisante des « forêts ». En outre, en choisissant de clore ce premier quatrain sur l'adjectif « familiers », le poète décrit le cheminement humain à travers la nature comme une marche assurée, une déambulation sans risque au milieu de repères aisément situables. La construction grammaticale des deux phrases qui composent cette première strophe concourt également à cette impression : à une proposition principale (« La Nature est un temple » ; « L'homme y passe à travers des forêts de symboles ») succède une proposition subordonnée relative (« où de vivants piliers / Laisent parfois sortir de confuses paroles », « Qui l'observent avec des regards familiers »). L'enjambement traduit le déploiement équilibré d'une structure ordonnée. La relation aisée qu'entretient

l'homme avec la nature se manifeste par le transfert d'actions humaines à la nature elle-même. Ainsi l'observation n'est plus le fait de celui qui contemple le monde : c'est ce dernier, constitué de « forêts de symboles », qui observe le passant humain. De même, l'homme n'est plus le seul dépositaire du langage : pour qui sait décrypter les objets de la nature, ces derniers articulent des « paroles », quand bien même elles peuvent sembler « confuses » c'est-à-dire, pour qui n'y est pas habitué, difficilement audibles.

- Le poète serait donc un être capable de **reconnaître la sacralité du monde naturel**, d'en distinguer les significations, d'en traduire les messages symboliques. Sa fonction serait donc celle d'un guide, d'un médiateur, permettant au lecteur de discerner à son tour les linéaments de phrases prononcées par la nature. La verticalité des « piliers du temple », orientés comme les arbres d'une forêt, invite l'œil humain à retrouver au-dessus du monde terrestre un univers transcendant gouverné par les idées.

- Ces correspondances verticales décelées par l'observation poétique dans la première strophe se croisent avec les correspondances horizontales dont la deuxième strophe offre une évocation. Le premier vers de ce second quatrain offre une comparaison avec la manière dont les sons, au sein d'un vaste paysage, se rejoignent pour former confusément une mélodie : trouvant naissance en des lieux divergents, ils se mêlent entre eux, comme autant d'échos ; le vers 6 transmet subtilement ce phénomène de résonance en jouant sur l'allitération en « r » : « ténébreuse et profonde » ; la présence des deux dentales « t » et « d » à l'ouverture et à la fermeture des deux adjectifs complète l'allitération en suscitant visuellement une symétrie inversée. Le niveau microtextuel confirme ainsi l'approche générale proposée par le poète dans sa lecture du monde. Dans une telle perspective, les temporalités successives cessent d'être perçues contradictoirement : qu'il fasse jour ou nuit, que l'unité soit « vaste comme la nuit » ou « comme la clarté », **il importe surtout qu'un ordre soit perceptible**. Le vers 8 reflète cette régularité en jouant sur les trois groupes rythmiques ternaires qui l'ouvrent (3/3/3) : « Les parfums / les couleurs / et les sons » ; la fin de l'alexandrin, elle-même occupée par trois syllabes

prononcées (« se répond(ent) »), insiste sur la valeur réciproque du verbe pronominal. **Chacune des qualités sensorielles des objets naturels entre en dialogue avec les autres sensations**, s'harmonise avec elles : pour filer la métaphore musicale, les trois lignes mélodiques s'entrecroisent et se complètent comme dans l'exécution d'un trio de musique de chambre.

- Cette représentation risquerait cependant de rester très abstraite si le sizain ne venait offrir deux exemples de ces relations établies entre les différentes sensations. **Deux types de sensualité** sont ici successivement évoqués. À la candeur vient succéder la sophistication ; à la discrétion l'affirmation conquérante ; à la fraîcheur l'intensité capiteuse. Baudelaire oppose en effet deux types de parfums : le premier suggère un univers fait de légèreté, d'innocence et de souplesse. L'assonance en [è] (« frais », « chairs », « verts », « prairies ») qui parcourt les vers 9 et 10 traduit, par l'ouverture du son qu'elle déploie, la franchise avec laquelle la sensation frappe l'odorat du poète. Rien ici de complexe, de frelaté, ni de détourné : la sensation, toute de ténuité, est immédiatement analysable. En revanche, le second parfum mêle aux séductions érotiques l'exotisme et la prémonition de la mort : « corrompus, riches et triomphants ». Sans qu'une préférence soit explicitement exprimée, la qualification des parfums lourds « ayant l'expansion des choses infinies » suggère que le poète, conformément au titre du recueil, éprouve **une prédilection pour ces odeurs entêtantes qui peuplent les lieux de plaisir**. La diérèse opérée sur la dernière syllabe du substantif « expansion » (il faut en effet prononcer distinctement le « i » et le « on » pour que le rythme de l'alexandrin soit respecté) traduit de manière sonore cette capacité à prolonger à l'infini une sensation initialement limitée. C'est dans cette perspective que le lecteur pourra comprendre pourquoi les deux derniers vers ne riment qu'approximativement.

- L'encens est un parfum sacré ici associé aux riches essences orientales que sont le benjoin et le musc ; sa puissance est de nature à susciter **une forme d'ivresse : ce que le poème nomme « transports »**. À l'association régulière et harmonieuse entre la sensation corporelle et la représentation mentale

s'est substituée en un glissement soudain une forme d'effusion qui concerne tant l'esprit que les sens. Hors de toute limite, cette forme de transe outrepassa le cadre initial. Comme si le temple grec d'Apollon avait laissé soudain la place à une scène dionysiaque, dans quelque grotte obscure où se déroulerait un mystère. Le caractère sacré de l'encens a été dévoyé à la faveur de son mélange avec des substances plus capiteuses...

Conclusion

Le sonnet des « Correspondances » introduit donc le lecteur à **une vaste vision du monde naturel représenté comme un espace propice à l'effusion des sens et à la création artistique** : la frontière entre le monde naturel et l'artifice s'estompe au profit d'une perception aiguë des relations qu'entretiennent les différents sens entre eux, mais aussi les sensations avec les idées. Corps et esprit se joignent dans une commune exaltation. Et si le poète a d'abord voulu décrire leurs relations à travers l'image classique de proportions harmonieuses, rationnellement déterminées, son texte l'emporte en une région plus mouvementée où objets, êtres et idées entretiennent des relations moins faciles à maîtriser. **À la contemplation rationnelle succède l'ivresse des sens et de l'imagination.** Aussi convient-il de prendre avec précaution l'hypothèse qui ferait de ce sonnet un art poétique. Si Baudelaire y formule avec fermeté sa vision symbolique d'un univers naturel dont l'esprit peut maîtriser l'architecture, le mouvement de sa propre écriture le mène à découvrir, loin du strict ordonnancement des sensations et des significations, la volupté des transgressions infinies.

Ô ridicules troncs ! torses dignes des masques !
Ô pauvres corps tordus, maigres, ventrus ou flasques,
Que le dieu de l'Utile, implacable et serein,
Enfants, emmaillota dans ses langes d'airain !
25 _ Et vous, femmes, hélas ! pâles comme des cierges,
Que ronge et que nourrit la débauche, et vous, vierges,
Du vice maternel traînant l'hérédité
Et toutes les hideurs de la fécondité !

Nous avons, il est vrai, nations corrompues,
30 _ Aux peuples anciens des beautés inconnues :
Des visages rongés par les chancres du cœur,
Et comme qui dirait des beautés de langueur ;
Mais ces inventions de nos muses tardives
N'empêcheront jamais les races malades
35 _ De rendre à la jeunesse un hommage profond,
— À la sainte jeunesse, à l'air simple, au doux front,
À l'œil limpide et clair ainsi qu'une eau courante,
Et qui va répandant sur tout, insouciant
40 _ Comme l'azur du ciel, les oiseaux et les fleurs,
Ses parfums, ses chansons et ses douces chaleurs !

VI

Les Phares

Rubens¹, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,
Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer ;
5 _
Léonard de Vinci, miroir profond et sombre,
Où des anges charmants, avec un doux souris

1. Peintre hollandais (1577-1640), premier artiste évoqué dans ce poème ; sept strophes commencent par le nom d'un peintre.

Tout chargé de mystère, apparaissent à l'ombre
Des glaciers et des pins qui ferment leur pays ;

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures,
Et d'un grand crucifix décoré seulement, _ 10
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement ;

Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules
Se mêler à des Christs, et se lever tout droits
Des fantômes puissants qui dans les crépuscules _ 15
Déchirent leur suaire¹ en étirant leurs doigts ;

Colères de boxeur, impudences de faune,
Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,
Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,
Puget, mélancolique empereur des forçats ; _ 20

Watteau, ce carnaval où bien des cœurs illustres,
Comme des papillons, errent en flamboyant,
Décors frais et légers éclairés par des lustres
Qui versent la folie à ce bal tournoyant ;

Goya, cauchemar plein de choses inconnues, _ 25
De fœtus qu'on fait cuire au milieu des sabbats²,
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,
Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas ;

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges, _ 30
Ombagé par un bois de sapins toujours vert,
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber³ ;

1. Linge dans lequel on enterre les morts.

2. Fêtes et cérémonies païennes, liées à la sorcellerie, où l'on voue un culte au diable ou aux démons.

3. Carl Maria von Weber (1786-1826), compositeur allemand, auteur de l'opéra le *Freischütz* (1821), représentant du romantisme musical.

35 _ Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces *Te Deum*¹,
Sont un écho redit par mille labyrinthes ;
C'est pour les cœurs mortels un divin opium !

40 _ C'est un cri répété par mille sentinelles,
Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;
C'est un phare allumé sur mille citadelles,
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois !

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité !

VII

La Muse malade

Ma pauvre muse, hélas ! qu'as-tu donc ce matin ?
Tes yeux creux sont peuplés de visions nocturnes,
Et je vois tour à tour réfléchis sur ton teint
La folie et l'horreur, froides et taciturnes².

5 _ Le succube³ verdâtre et le rose lutin
T'ont-ils versé la peur et l'amour de leurs urnes ?
Le cauchemar, d'un poing despotique et mutin,
T'a-t-il noyée au fond d'un fabuleux Minturnes⁴ ?

10 _ Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé
Ton sein de pensers forts fût toujours fréquenté,
Et que ton sang chrétien coulât à flots rythmiques

1. Chant chrétien célébrant Dieu.

2. Qui parlent peu.

3. Démon masculin prenant une apparence féminine afin d'envoûter les hommes dans leurs rêves et avoir des rapports sexuels avec eux.

4. Marécage dans lequel Marius, poursuivi par les soldats de Sylla, se réfugia et qui lui valut la vie sauve.

Comme les sons nombreux des syllabes antiques,
Où règnent tour à tour le père des chansons,
Phœbus, et le grand Pan¹, le seigneur des moissons.

VIII

La Muse vénale

Ô muse de mon cœur, amante des palais,
Auras-tu, quand Janvier lâchera ses Borées²,
Durant les noirs ennuis des neigeuses soirées,
Un tison pour chauffer tes deux pieds violets ?

Ranimeras-tu donc tes épaules marbrées
Aux nocturnes rayons qui percent les volets ?
Sentant ta bourse à sec autant que ton palais,
Récouteras-tu l'or des voûtes azurées ?

_5

Il te faut, pour gagner ton pain de chaque soir,
Comme un enfant de chœur, jouer de l'encensoir,
Chanter des *Te Deum* auxquels tu ne crois guère,

_10

Ou, saltimbanque à jeun, étaler tes appas
Et ton rire trempé de pleurs qu'on ne voit pas,
Pour faire épanouir la rate du vulgaire.

1. Dieu grec.

2. Vents du nord.

IX

Le Mauvais Moine

Les cloîtres anciens sur leurs grandes murailles
Étalaien en tableaux la sainte Vérité,
Dont l'effet, réchauffant les pieuses entrailles,
Tempérait la froideur de leur austérité.

5_ En ces temps où du Christ florissaient¹ les semailles,
Plus d'un illustre moine, aujourd'hui peu cité,
Prenant pour atelier le champ des funérailles,
Glorifiait la Mort avec simplicité.

10_ — Mon âme est un tombeau que, mauvais cénobite²,
Depuis l'éternité je parcours et j'habite ;
Rien n'embellit les murs de ce cloître odieux.

Ô moine fainéant ! quand saurai-je donc faire
Du spectacle vivant de ma triste misère
Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux ?

X

L'Ennemi

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils ;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

1. Fleurissaient.

2. Religieux qui vivait en communauté dans les premiers siècles de notre ère et, donc, personne vivant dans l'austérité.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées, _ 5
 Et qu'il faut employer la pelle et les rââteaux
 Pour rassembler à neuf les terres inondées,
 Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve _ 10
 Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
 Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

— Ô douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
 Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
 Du sang que nous perdons croît et se fortifie !

XI

Le Guignon¹

Pour soulever un poids si lourd,
 Sisyphe², il faudrait ton courage !
 Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,
 L'Art est long et le Temps est court.

Loin des sépultures célèbres, _ 5
 Vers un cimetière isolé,
 Mon cœur, comme un tambour voilé,
 Va battant des marches funèbres.

— Maint joyau dort enseveli _ 10
 Dans les ténèbres et l'oubli,
 Bien loin des pioches et des sondes ;

1. Mauvaise chance persistante.

2. Dans la mythologie grecque, Sisyphe fut condamné par les dieux à devoir pousser un rocher au sommet d'une montagne, d'où il finit toujours par retomber, contraignant ainsi l'homme à recommencer sa tâche éternellement.

Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans les solitudes profondes.

XII

La Vie antérieure

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

5_ Les houles, en roulant les images des cieux,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout-puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

10_ C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

XIII

Bohémiens en voyage

La tribu prophétique aux prunelles ardentes
Hier s'est mise en route, emportant ses petits
Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appétits
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.

**CHARLES
BAUDELAIRE**

Les Fleurs du Mal

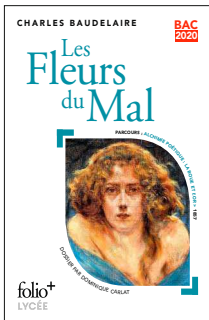
Peut-on imaginer qu'un poète puisse être condamné pour outrage aux bonnes mœurs ? Les poèmes de ce recueil sont-ils à ce point subversifs ? Transformer la laideur du monde en merveille poétique, voilà la visée de Baudelaire. L'ennui, le chagrin, le spleen irriguent les vers d'une beauté étincelante. « Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage, / Traversé çà et là par de brillants soleils » : quelle puissance évocatrice !

Au fil du recueil :

- 2 analyses de textes
- 1 commentaire de texte

Le dossier est composé de 8 chapitres :

- 1 Histoire littéraire** : Romantisme finissant, Parnasse et naissance de la modernité
- 2 Charles Baudelaire et son temps**
- 3 Présentation des *Fleurs du Mal***
- 4 Les mots importants des *Fleurs du Mal***
(douceur/volupté ; bêtise/inquiétude ; beauté/laideur)
- 5 Préparation à la dissertation**
- 6 La grammaire**
- 7 Groupement de textes** : L'alchimie poétique : la boue et l'or
Jean de La Fontaine, « Le chartier embourbé »
Aloysius Bertrand, « L'alchimiste »
Stéphane Mallarmé, « Les fenêtres »
Francis Ponge, « Ode inachevée à la boue » (extrait)
- 8 Exercices d'appropriation**



Les Fleurs du Mal
Charles Baudelaire

Cette édition électronique du livre
Les Fleurs du Mal de Charles Baudelaire
a été réalisée le 4 septembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072858819 - Numéro d'édition : 356270).
Code Sodis : U28546 - ISBN : 9782072858833.
Numéro d'édition : 356272.